

## Editorial

### Gougue la Terre

Qu'est-ce que c'est donc ça ? C'est sûr, ceux qui ne sont pas dans l'électronique n'y vont rien comprendre, et ceux qui y comprennent quelque chose vont se gratter la tête pour essayer d'y voir clair. Ma foi, à ceux-ci, je le dis tout chaud en anglais : « Google Earth ». (C'est toujours du même avec eux, il faut parler américain... ; et ça me fout en rage.)

Je reviens à mon patois, Gouguelaterra, c'est un programme sur l'écran, sur le « web », sur « internet », qui vous permet de regarder partout sur la terre et de voir, si vous voulez, votre maison et votre jardin, même l'ombre du cerisier qui y croît. Vous ne le voyez pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était il y a trois ou quatre ans en arrière, le jour où ils l'ont photographié. Qui ? Les Américains, avec les satellites qui sont toujours à tourner par là-haut.

Oh, les beaux voyages que vous pouvez faire avec ça devant votre ordinateur, votre souris sous la main. Vous avez un camarade qui est par les Allemagnes, une fille par l'Australie, ça va vite ; devant vos yeux, voici la terre qui tourne. Quelques secondes et vous y êtes. Si, le jour de la photo, sa voiture était restée devant son garage, vous pouvez le voir.

C'est bien joli, ces affaires, mais c'est aussi effrayant ! Parce qu'il est probable qu'ils feront toujours mieux, toujours pis. En 1707, Lesage racontait l'histoire d'Asmodée qui soulevait les toits des maisons pour guigner tout ce que les gens faisaient. Asmodée était un diable, un crouie diable, parce qu'il n'y en a point de bon. Pourvu que Gouguelaterra ne puisse pas faire le coup d'Asmodée.

Nous pensons que ce n'est pas possible, en sommes-nous bien sûrs ? Par le pôle nord, pendant l'hiver, les ours blancs dorment dans une tanière qu'ils ont creusée dans la neige. Là-dedans, une ourse reste avec ses petits vive et chaude. Mais des savants leur ont posé tout d'abord un émetteur sur la nuque. Ainsi, ils connaissent leur cachette. Après, ils viennent avec un hélicoptère pour voir quelle épaisseur de neige le chaud de l'ourse peut traverser. Le chaud, c'est de l'infrarouge qu'ils peuvent photographier. S'ils font comme ça bientôt, je vous demande :

« Où pourrons-nous nous cacher ? Comment pourrons-nous garder notre liberté ? »

Victor dâi Couâiroz



### Le Vaudois qui voulut apprendre l'allemand

Nous autres Vaudois, nous n'avons en rien été faits pour apprendre l'allemand. Il y a quelque chose dans notre gorge qui nous empêche de parler ce langage.

D'après ce que j'ai entendu, il n'y a rien que David à Pierre Rouvenaz qui a essayé, dans les anciens temps. Ce David avait tué un homme dans une bagarre d'auberge. Bien sûr qu'il en a eu du regret, surtout que la justice l'a condamné à mort.

Quelques jours avant l'exécution, le bailli qui habitait dans la même ville, baptisait un enfant. Ils ont fait une puissante fête. Au milieu du repas, le bailli se rappela de notre gaillard. « *Ach !* dit le bailli, c'est vraiment dommage de quitter la vie par un mauvais chemin comme l'échafaud. Il avait pitié de ce pauvre diable. Allez lui dire tout chaud qu'il peut demander tout ce qu'il veut : du jambon de cochon, du boutefà, du poulet, des pommes de terre fricassées, de la choucroute, du blanc, du rouge, tout ce qui lui fait plaisir. »

Un des employés de campagne qui étaient là s'en va trouver notre gaillard et revient un moment après. « Alors, dit le bailli, j'espère qu'il est content ».

« Eh bien, Monsieur le Bailli, il a dit qu'il n'est pas porté sur la nourriture, mais qu'il aimerait tant apprendre l'allemand avant de mourir ! »

« *Ach, tonnerre !* dit le bailli, *ça c'est vraiment extra !* Il y a déjà longtemps que je suis ici, c'est le premier Vaudois qui désire apprendre notre langue. On va l'envoyer direct à Bümplitz, jusqu'à ce qu'il le sache à fond ».

Eh bien, quelqu'un m'a dit tout dernièrement que le David y est toujours.

Alain Mack de Mézières (2007)



## Guilleri

Guilleri était un de ces brigands d'autrefois qu'il ne faisait pas bon rencontrer si on se trouvait tout seul par les chemins, avec un peu d'argent dans son gousset ... S'il ne vous assommait pas direct, il vous faisait passer des moments rudement difficiles, comme vous allez voir.

Un jour d'été, Guilleri qui tournait dans les environs d'un village, voit venir par le sentier Abram, le marchand de chevaux. Guilleri s'approche et lui fait :

- Vous allez sûrement à la foire de Moudon, Abram ?
- Faut bien faire ce qu'on a à faire...
- J'y vais aussi, allons-y ensemble.

Abram se méfiait bien un peu de ce compagnon qu'il ne connaissait pas et qui n'avait pas tant bonne mine ; mais que fallait-il faire ?

Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que Guilleri demande, à brûle-pourpoint (litt. tout d'arrache-pied) :

- Combien avez-vous sur vous, pour aller à la foire ?

L'autre, déjà tout épouvanté, raconte que les affaires ne vont pas depuis quelque temps, que l'argent est rare et que les paysans sont en train de ruiner les pauvres marchands de chevaux...

- Je n'ai presque rien sur moi, pour vous dire la vérité...
- Nous sommes des joyeux lulus ! que dit le brigand. Moi, je n'ai rien non plus ! Qu'allons-nous faire à la foire sans argent, si le bon Dieu ne nous vient pas en aide ? Il nous faut prier. Il ne peut pas nous laisser comme ça... Et ce qu'il nous donnera, il nous faut le partager entre nous.

Et les voilà tous les deux à genoux dans l'herbe pour prier le bon Dieu. Quand ils ont fini, Guilleri fait à son compagnon :

- Avez-vous bien prié ?
- Oui.
- Il vous faut regarder s'il n'est rien venu.

Le marchand, qui suait à grosses gouttes, a fouillé dans son gousset :

- Rien, qu'il répond, pas une brique.
- Vous ne savez pas prier, fait comme ça Guilleri.

Et il fourre sa main dans sa poche et en tire quelques pièces :

- Hé, voyez-vous ce que le bon Dieu nous envoie ! Tenez, voici votre part !

Et il lui en donne la moitié.

- Maintenant, il faut nous remettre à prier.

Au bout d'un moment :

- Avez-vous bien prié ? Voyez donc s'il vous est venu quelque chose ?
- Rien du tout, que répond Abram, plus mort que vif, en secouant la tête.
- A moi, il m'est arrivé cette fois une puissante poignée de monnaie... : Tenez...

Et il lui donne ce qu'il lui revient.

Alors l'autre veut se relever ; mais Guilleri commande :

- Rien du tout ! Il s'agit de prier encore un moment !

Il ne fallait pas songer à rechigner.

Et ils se remettent à prier tous les deux. Un moment après :

- Avez-vous bien prié ?
- Oui.
- Qu'avez-vous trouvé ?
- Rien de plus ! que fait Abram en gémissant.
- Vous ne priez pas comme il faut !
- Je vous promets que je ne peux pas faire mieux.
- Si c'est la vérité, vous devriez avoir de l'argent, puisque à moi qui ai prié le bon Dieu comme un chenapan, il m'en est déjà arrivé deux fois. Laissez-moi voir un peu... Je parie que je trouve quelque chose...

Et le brigand se met à fouiller les habits du pauvre marchand qui toussait beaucoup, se demandait comment ça finirait ... et qui a ma foi bien risqué de s'évanouir ... Il faisait peine à voir.

Guilleri a trouvé deux cents écus. Il en a fourré cent dans son gousset. Et il disait en guignant le pauvre Abram tout recroquevillé sur le sentier :

- Ce mauvais camarade, qui voulait tout garder pour lui... Tenez, en voici la moitié pour vous ; l'autre est pour moi, comme de juste...

Sami



*La liberté est une chose qui coûte tellement cher qu'il faut la distribuer parcimonieusement !*

Lénine



## Une affaire de parapluie

A l'aube, tandis qu'il lissait ses moustaches, le Paulet a vu que le temps se gâtait. Avant qu'il ferme la porte pour courir à la gare, sa femme lui a crié :

- Paulet, prends ton parapluie ! Le temps se gâte !
- Pour qu'on me le vole ? Non, je n'en ai pas besoin !

Paulet était à peine assis que le train s'est mis en route et ... qu'il a commencé à pleuvoir à la verse. Il se disait qu'il aurait bien dû écouter sa femme. Son voisin qui sommeillait avait appuyé son parapluie contre le banc. Ils arrivaient à Lausanne et il pleuvait à la roille. Le Paulet, sans faire exprès (il aurait pu le jurer) empoigne le parapluie du voisin. Mais celui-ci l'a retenu et lui a dit :

- Pardon, c'est le mien !
- Excusez ! C'est bien vrai, j'ai oublié le mien.

Et le Paulet s'est mis à marcher à grandes enjambées jusqu'à son bureau. Il était tout rincé de la tête aux pieds. Après quelques minutes, le téléphone sonne. C'était sa femme...

- Alors, t'aurais bien dû prendre ton parapluie ! Mais j'ai vu qu'il était tout abîmé. Tu devrais aller en acheter un nouveau à midi. Va à l'Uniprî. Ils en vendent pas cher. Prends-en aussi un pour moi. Un rouge. Et puis un pour la petite qui a sa fête lundi qui vient. Pour elle, un bleu. Aussi un pour notre garçon qui n'en a point et qui brigande les nôtres. T'as bien compris ? Oui ? ... Attends un peu ! Il en faudrait encore un pour notre lessiveuse ; elle a oublié le sien sur le tram... Pour elle, un jaune ! C'est tout. La radio annonce des éclairs et des tonnerres pour vers le soir. A bientôt.

Le Paulet était tout étourdi mais, quand cinq heures ont eu sonné, il est allé par cet Uniprî et il a acheté tout ce qu'il fallait.

Il rouspétait bien un peu parce que pour cinq parapluies en une fois... il a fallu dépenser !

Il s'est mis en route pour la gare avec ses quatre parapluies sous le bras, et le sien, bien beau ma foi, ouvert sur sa tête qui lui faisait comme ça un bon abri.

Dans le train, il se retrouve assis avec le même voisin que le matin. Celui-ci guigne les parapluies, regarde le Paulet au fond des yeux en rigolant un peu et fait :

- Bonne récolte, Monsieur !...

Conté par Marie-Louise Goumaz (10/08/2007)



### Faut-il tourner, ne faut-il pas tourner mon blé ? (suite et fin)

Une fois que Justin est eu parti, je me suis mis à regarder mon blé tout en songeant à ce qu'il venait de me dire. Je ruminais toujours, quand la Françoise, qui glanait par ici, s'est trouvée derrière moi sans que je m'en aperçoive.

- Vous m'avez fait peur, Françoise.
- Excusez. Je passais un bout sur vous pour aller plus loin.

- Vous vous êtes bien encouragée. Vous avez une puissante brassée de glanes !
- Je me dépêche avant qu'il pleuve.
- Il ne veut pas pleuvoir, le temps se refait tout beau.
- ... Voulez assez voir... ?!
- Quels signes avez-vous ?
- Oh il y a tous les signes du mauvais temps. Les poules s'épouillent, le corridor se mouille, j'ai trouvé mes torchons métalliques rouillés sur le lavoir, la lune avait un cerne hier soir quand je suis allée au lit ; et la muette de Champtauroz, ne l'avez-vous pas entendue ce matin avec ses grosses socques ? Et puis, - mes enfants ont beau se foutre de moi quand je le regarde,- l'almanach, pour ce mois, n'annonce pas une brique de beau. Il marque orage, pluie, mouille, tonnerre, tempête. Tenez, le temps il est comme les gens, il est tout détraqué. Peut-être se remettra-t-il une fois les canicules passées.... ?
- Pas moyen ?... Il faut attendre, alors.
- Il n'y a rien d'autre à faire.
- Vous partez ?
- Oui. J'ai envie d'aller jusqu'aux Grandes Poses à Emile du Château. Ils ont dit qu'ils avaient râtelé et qu'il restait beaucoup de beaux épis !

Je l'ai laissée aller et, la tête pleine de signes de pluie et de mauvais temps, je me suis mis tout bonnement à tourner un andain. Tout en tournant, j'ai entendu un bourdonnement comme s'il tonnait sur la montagne. J'ai levé la tête et il m'a semblé que le temps venait sombre et qu'il se chargeait au fond. Ça m'a coupé l'élan. J'ai planté en terre mon râteau et il m'est revenu à l'idée ce que Justin au Sapeur m'avait dit : » Si tu le tournes, qu'il ne fasse pas beau, c'est tout pour rien, c'est de l'ouvrage de singe. » Je regarde à nouveau le temps et j'ai cru que j'avais senti une goutte. Alors je me suis dit : » Que faut-il faire, le tourner ? pas le tourner ? Faut-il pas le tourner ou bien faut-il le tourner ? D'après le cerne de la lune, d'après que les poules se sont épouillées et que la muette de Champtauroz a assez traîné les pieds, il ne va pas manquer de venir quelque chose. Ma foi, mieux vaut de rester couché plutôt que de le tourner pour le mettre à la pluie. Je fous le camp ! » Je rempoigne mon manche de râteau et me voilà parti.

Alors, qu'est-ce qu'il est arrivé ? Il a fait beau jusqu'à la nuit, si j'avais tourné mon blé il serait ramassé et à la chotte à l'heure qu'il est ; car la pluie qu'on me prédisait n'est venue qu'aujourd'hui, après déjeuner.

Voyez-vous, quand vous avez idée de faire quelque chose, ne faites pas comme moi avec mon froment du Pontet, mais allez-y dare-dare, sans tant hésiter, et sans vous amuser à écouter Pierre, Jacques et Jean. Tant pis si vous vous trompez et vous mordez les doigts après.

Octave Chambaz

### **S'ils parlaient notre langage, ils auraient dit :**

*Les gaillards qui se vantaient d'avoir fait une révolution ont toujours vu le lendemain qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et que la révolution qu'ils avaient faite ne ressemblait pas à celle qu'ils auraient voulu faire. Friedrich Engels*

*La télévision est une invention qui te permet de te divertir dans ta chambre avec des gens que tu ne voudrais jamais faire entrer dans ta maison. David Frost*

*Ce qu'il voulait était bien honnête, à ce qu'il disait : libérer une femme de la fortune par le moyen du mariage. Henry Fielding*

*Tout le monde voudrait vivre longtemps, mais personne ne voudrait être vieux. B. Franklin*

*Les gouvernements n'apprennent jamais rien. Il n'y a que les gens qui apprennent. M. Friedman*

## La plus belle sonnerie du canton

Si, un jour, vous allez jusqu'à Moudon, prenez la peine d'écouter le beau carillon de l'église de Saint-Etienne, qui est tant beau. Il sonne les heures, les quarts, les demis, les trois-quarts au piccolo. Et puis le dimanche, pour le culte où les cinq cloches font un joyeux refrain comme pour vous faire entendre la voix du Dieu d'allégresse.

Les anciens ont fini de bâtir la tour en 1436. Ils ont eu d'abord commandé les cloches chez Jean Perrodet et Pierre Cartaul de Genève, et puis ils les ont fondues à Moudon en 1441. Une est toujours là, les autres se sont cassées avec les années, mais écoutez cette belle histoire :

Depuis 1838, où le bourdon a été fondu, la sonnerie est toujours la même. Mais en 1893, ils les ont descendues pour les accorder, à part le bourdon qui était trop lourd, ils les ont menées jusqu'à Vevey aux ateliers mécaniques où Monsieur Thibaud de la Praz les a mises en accord. Pour ce faire, il n'y a rien d'autre à faire, il faut tenir la cloche par la poignée puis la tourner au tour pendant que le tourneur râpe le dedans pour baisser le ton, ou bien amincit la cloche pour lever le ton jusqu'à ce qu'on entende le ton juste. Une fois qu'ils ont eu fini ce travail, les quatre soeurs du bourdon, accordées d'après lui, ont fait le voyage pour venir le retrouver dans sa puissante tour carrée à côté de la Broye. Tout ce tremblement a coûté 800 francs avec l'accordage. Le vendredi 22 décembre 1899 par une belle après-midi d'arrière-automne, ils ont essayé de faire marcher ce carillon par cinq carillonneurs au point. Ils ont joué quelques chansons connues sur quatre cloches. Après, ils ont mis en branle toute la sonnerie pour entendre l'accord. Pour ça il fallait neuf sonneurs pour faire bouger ces 10'300 kg (103,15 quintaux) d'airain. Monsieur Blanchet, joueur de pompe à psaumes à Saint-François à Lausanne était là pour juger ; il a trouvé cette sonnerie de Moudon tant belle qu'il a eu les frissons dans le dos. Charles-Émile Bourgeois ancien syndic a payé l'horloge en 1911 ; il a choisi la musique de la Habanera de Carmen pour sonner les quarts. C'est Monsieur Crot à Granges qui l'a fabriquée.

On l'entend comme ça :

\*Triquâodounâ : ce mot n'est pas dans notre dictionnaire, mais il est dans le « Bridel » pour dire carillonner, donner à entendre trois coups de cloche. (voir aussi le dictionnaire fribourgeois de F. Brodard à « carillon » et « carillonner »)

### Première cloche (1838)

Le bourdon, qui pèse 4'800 kg et qui mesure 196 cm de large, est la plus grosse des cloches, il fallait quatre sonneurs pour la balancer. Fondue à côté de l'église avec le municipal Bussigny pour surveiller. Son nom est encore marqué sur le battant. Sur la cloche il est écrit le M gothique de Moudon, et puis :

**Faite par Fs Humbert de**

**Morteau 1838**

**La ville de Moudon est le lieu de ma naissance**

**à son service je suis dévouée**

**Que Dieu la protège**

Et puis, sur l'autre côté :

**Venez approchez-vous de Dieu**

**et il s'approchera de vous.**

**Psaume XCI.1 Jacques IV.8**

Ce bourdon donne entre le « la »bémol et le « la »juste. Ils ne l'ont pas dépendu parce qu'il était trop lourd. Il sonne toujours les jours de foire, et puis l'horloge frappe dessus toutes les heures.

## **Seconde cloche (1441)**

Cloche du "commun", elle pèse 2'195 kg. C'est la plus vieille de St-Etienne, elle est datée de 1441, elle avait besoin de deux sonneurs pour la faire sonner. Ainsi, elle a sonné sous les Savoyards, les Bernois, la République helvétique, le canton de Vaud, pour la messe et pour le culte. D'après Monsieur Thibaud, elle a un timbre plus beau que celle des fêtes de Saint-Quentin qui est la plus belle de France. Elle est marquée en latin avec des lettres gothiques de quatre cm de hauteur :

**Ave Maria gratia plena uns tecu beneata tu in  
mulieribus ihs anno um MCCCCXLI  
ora pro nobis bte prothom Stephe**

Sur la seconde rangée:

**Per mon cleir son ioieuse mapelle on p quarta  
et in io perroc in ca pangeh xrs vicit xrs regnat xrs**

Ce qui veut dire : (Par mon son clair, joyeuse on m'appelle)

Elle donne aujourd'hui le « ré » bémol, mais avant 1893, elle sonnait le « ré » juste. Elle a 146 cm de large.

## **Troisième cloche (1654)**

Cloche du couvre-feu et des grands dormeurs qui a été fondue en 1654. Elle pèse 1'900 kg et elle a 131 cm de large, il ne fallait qu'un seul sonneur pour la bouger. Avant 1893, elle donnait le « fa », mais après l'accord elle a sonné le « mi » bémol. Elle a une quantité d'écritures tout autour d'elle :

*Gardez-vous, veillez et priez car vous ne  
savez le jour, ni l'heure. StMarc 13 v13*

*Au milieu, sur un côté :*

*Sur l'autre côté :*

## **Quatrième cloche (1731)**

La quatrième cloche sonne tous les jours à midi, ainsi, c'est la cloche des repas, qui pèse 920 kg et mesure 112 cm de large. Un sonneur suffit pour la faire sonner. Avant l'accordage, elle donnait le « fa » naturel. Il est marqué dessus :

En haut :

*J.A. Burnan*

En-dessous:

Sur l'autre côté de la cloche:

## Cinquième cloche (1763)

C'est la plus frêle de toutes les cloches de Moudon. Elle pèse 500 kg et mesure 94 cm de large. Ils l'ont accordée sur le bourdon. Avant 1893, elle donnait le « la » bémol, et puis le « la » juste, justement l'octave du bourdon. C'est sûr qu'un seul sonneur pouvait la faire sonner. Elle a aussi une quantité d'expressions tout autour d'elle.

C'est ainsi que l'accord de la sonnerie de Saint-Etienne est l'un des plus beaux du canton, même que tous ceux de Moudon le reconnaissent entre tous ; la voix des cloches reste toujours marquée dans leur cœur, la voix de cette masse de bronze qui depuis la Broye monte vers le ciel pour se répandre par-dessus les bois, surtout quand le souffle du vent en fait des *piano* ou bien des *forte*.

Pourvu que cet airain vive toujours. C'est un héritage du dynamisme des anciens.

Pierre Devaud (8 févr. 1982)



## Le cabaretier et les poires sauvages

Celle-là doit être une toute vraie, car elle m'a été contée par quelqu'un qui allait souvent au culte il y a bien quelques années et qui ne voudrais pas dire des mensonges. Je vous la donne si vous la voulez, mais je me recommande pour que vous ne la racontiez pas trop loin parce que je ne voudrais pas que tout le monde sache cette affaire.

Michel à la Caton était un pirate et un avare du diable qui donnait à ses gens de la soupe épaisse à l'eau et qui leur faisait manger du pain de pommes de terre. Les méchantes langues disaient que même il n'enlevait pas les pelures pour leur donner un peu plus de nerf, pour que les ouvriers n'en mangeassent pas tellement : pour ce qui me concerne je n'en sais rien, c'est peut-être des mensonges, les gens sont de tels mauvais gueux aujourd'hui. Ce Monsieur était cabaretier et faisait pardieu bien ses affaires car c'était un tout malin pour faire des miracles : il ne changeait pas de l'eau en vin comme Notre-Seigneur, mais avec du vin de poires sauvages il fabriquait un bon vin de vigne que les femmes aimaient presque mieux que l'autre ; d'ailleurs il était un peu plus doux et elles s'en reléchaient les lèvres. Ma foi, ma foi ! les hommes, je ne veux pas vous dire qu'ils n'auraient pas préféré plutôt du Grandvaux (il en avait aussi, et du tout bon), car ce nouveau à Michel leur donnait la diarrhée et quand quelqu'un était un peu constipé, les gens lui disaient : « Bois du nouveau à Michel à la Caton, il fait autant d'effet que l'huile de ricin ». Pourtant personne n'avait jamais osé le lui foutre au nez : il se serait mis en colère et puis aussi on n'était pas assez sûr que c'était du vin de poire qu'il vendait.

Mais, il n'a rien perdu pour attendre, ce bougre ; écoutez voir :

Un soir qu'il y avait eu une mise de bois, quelques miseurs étaient venus boire des verres chez Michel : il y avait là Pierre à Tambou, Daniel au Maisonneur, Sami, Jean à Fratet et puis ceux du Chalet, l'Isaac, qui était un tout fin et qui avait juré de régler son compte à Michel à la Caton s'il avait le malheur de leur apporter de cette poirée. Ca n'a pas manqué ! Voilà qu'au premier verre mon Isaac se pense :

- C'en est ! tu vas voir, chenapan que tu es ! Laisse-moi faire un peu. Je veux te donner tes poires sauvages.

Quand le litre fut bu, et que Michel en eut rapporté un autre, voilà mon Isaac qui met tout bonnement en cachette dans la bouteille quatre pépins de poire qu'il avait pris chez lui et il se met à parler en faisant semblant de rien, pendant que Pierre à Tambou versait. Tout d'un coup, Pierre se met à guigner la bouteille en la penchant un peu pour mieux voir.



- Qu'y a-t-il ? que dit Daniel à Maisonneur.
- Il y a quelque chose là-dedans, que répond Tambou, en regardant tout près de la lumière, je ne sais pas du diable ce que c'est.
- On jurerait des pépins de poire, dit comme ça Isaac, pendant que Michel changeait de couleur, parce que il avait vraiment mis dans la bouteille les trois-quarts de poire et une giclée de Grandvaux parmi pour la couleur.
- Il n'y a pas moyen, que dit comme ça Tambou. Mais si, ma foi, c'en est, c'est des pépins de poire. Ah ! filou ! tu veux nous vendre du poire pour du Grandvaux et nous faire sucer les pépins ! Tu vas voir ! Prépare seulement un panier pour ramasser tes os !

Alors il te saute sur Michel parce qu'il croyait bien sûr que ces pépins venaient de la boîte, il te l'empoigne par la gorge, te le renverse sur une table et lui fait boire ce qui restait du litre dans la bouche.

- Tiens tes poires ! serpent ! qu'il lui faisait, qui tortillent dans le ventre et qui font courir toute la journée. En as-tu ton soûl maintenant ?

Michel beuglait et quand il s'est relevé il fallait le voir ! Mais ils étaient tous contre lui, que fallait-il faire ? Il a bien fallu se contenter et jurer ... mais un peu tard.

Et depuis ce jour, Michel à la Caton n'a jamais mélangé au Grandvaux du clair de poire... avant de l'avoir passé au crible fin.

Marc à Louis « Conteur Vaudois » du samedi 4 mai 1907

*( L'orthographe n'est pas celle du dictionnaire, mais celle de Marc à Louis en ce temps)*



### **Le casse-tête (Réponse)**

Si la mare a douze mètres de large, elle a à peu près 113 m<sup>2</sup>. Les roseaux prennent toujours plus de place : 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128 m<sup>2</sup>. Ainsi, c'est pendant la huitième année, en 2007 que la mare est pleine. Alors, c'est en août 2000 que je l'ai vue pour la première fois.

### **Un autre casse-tête**

Pour changer, un jeu bien connu aujourd'hui. Des mots qu'il faut trouver dans une grille, écrits de gauche à droite, de droite à gauche, d'en haut en bas, de bas en haut ou bien encore en travers. Quand vous les avez tous biffés, il en reste quelques-uns qui forment un mot. C'est la réponse.

